

# À M. David, statuaire

*D'hommes tu nous fais dieux .*

*RÉGNIER.*

*Oh ! que ne suis-je un de ces hommes*

*Qui, géants d'un siècle effacé,*

*Jusque dans le siècle où nous sommes*

*Règnent du fond de leur passé !*

*Que ne suis-je, prince ou poète,*

*De ces mortels à haute tête,*

*D'un monde à la fois base et faite,*

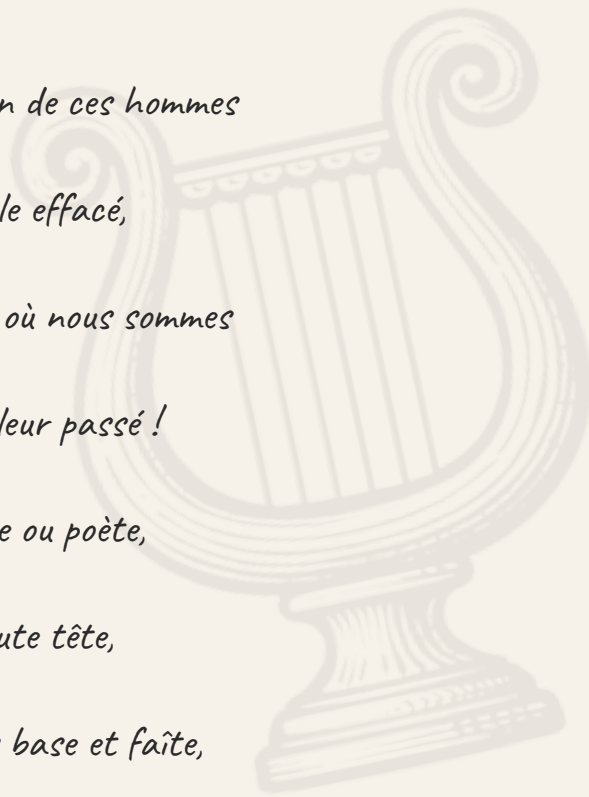
*Que leur temps ne peut contenir ;*

*Qui, dans le calme ou dans l'orage,*

*Qu'on les adore ou les outrage,*

*Devançant le pas de leur âge,*

*Marchent un pied dans l'avenir !*



*Que ne suis-je une de ces flammes,*

*Un de ces pôles glorieux,*

*Vers qui penchent toutes les âmes,*

*Sur qui se fixent tous les yeux !*

*De ces hommes dont les statues,*

*Du flot des temps toujours battues,*

*D'un tel signe sont revêtues*

*Que, si le hasard les abat,*

*S'il les détrône de leur sphère,*

*Du bronze auguste on ne peut faire*

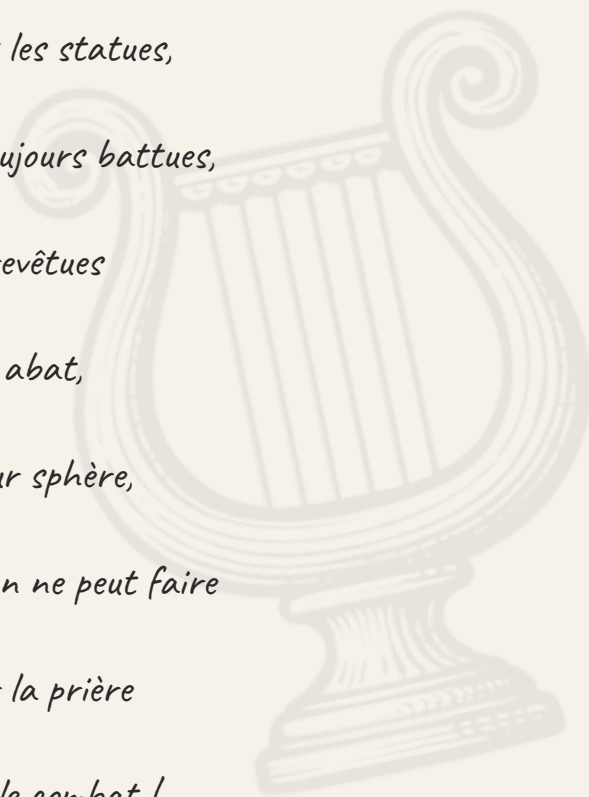
*Que des cloches pour la prière*

*Ou des canons pour le combat !*

*Que n'ai-je un de ces fronts sublimes,*

*David ! Mon corps, fait pour souffrir,*

*Du moins sous tes mains magnanimes*



*Renaîtrait pour ne plus mourir !*

*Du haut du temple ou du théâtre,*

*Colosse de bronze ou d'albâtre,*

*Salué d'un peuple idolâtre,*

*Je surgirais sur la cité,*

*Comme un géant en sentinelle,*

*Couvrant la ville de mon aile,*

*Dans quelque attitude éternelle*

*De génie et de majesté !*

*Car c'est toi, lorsqu'un héros tombe,*

*Qui le relèves souverain !*

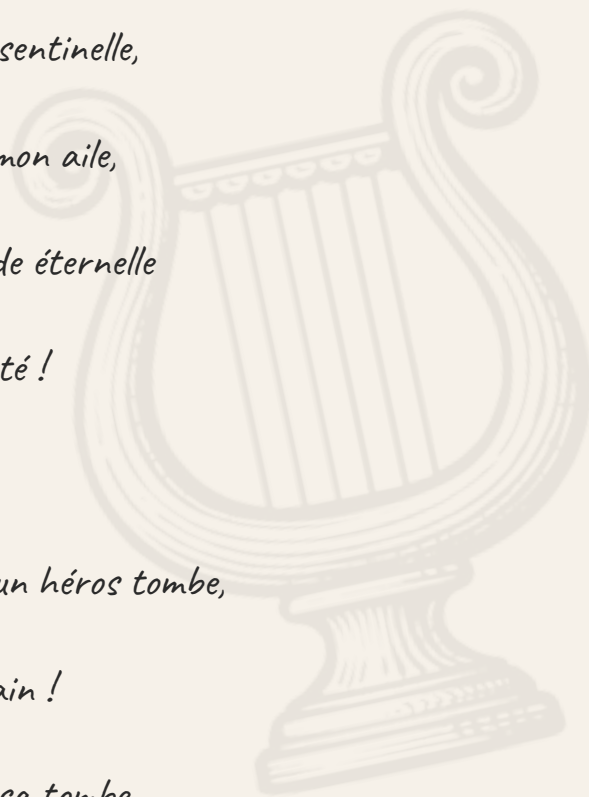
*Toi qui le scelles sur sa tombe*

*Qu'il foule avec des pieds d'airain !*

*Rival de Rome et de Ferrare,*

*Tu pétris pour le mortel rare*

*Ou le marbre froid de Carrare,*



*Ou le métal qui fume et bout.*

*Le grand homme au tombeau s'apaise*

*Quand ta main, à qui rien ne pèse,*

*Hors du bloc ou de la fournaise*

*Le jette vivant et debout !*

*Sans toi peut-être sa mémoire*

*Pâlirait d'un oubli fatal ;*

*Mais c'est toi qui sculptes sa gloire*

*Visible sur un piédestal.*

*Ce fanal, perdu pour le monde,*

*Feu rampant dans la nuit profonde,*

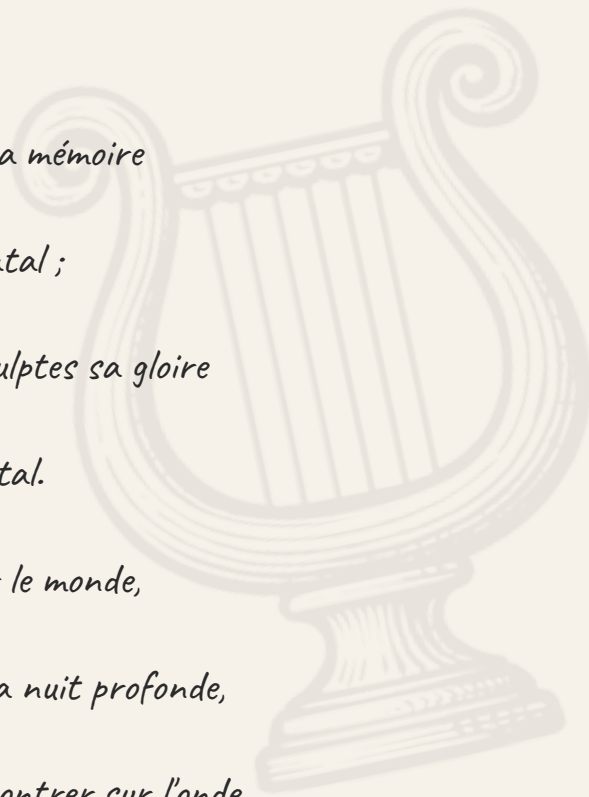
*S'éteindrait, sans montrer sur l'onde*

*Ni les écueils ni le chemin.*

*C'est ton souffle qui le ranime ;*

*C'est toi qui, sur le sombre abîme,*

*Dresses le colosse sublime*



Qui prend le phare dans sa main.

Lorsqu'à tes yeux une pensée

Sous les traits d'un grand homme a lui,

Tu la fais marbre, elle est fixée,

Et les peuples disent : C'est lui !

Mais avant d'être pour la foule,

Longtemps dans ta tête elle roule

Comme une flamboyante houle

Au fond du volcan souterrain ;

Loin du grand jour qui la réclame

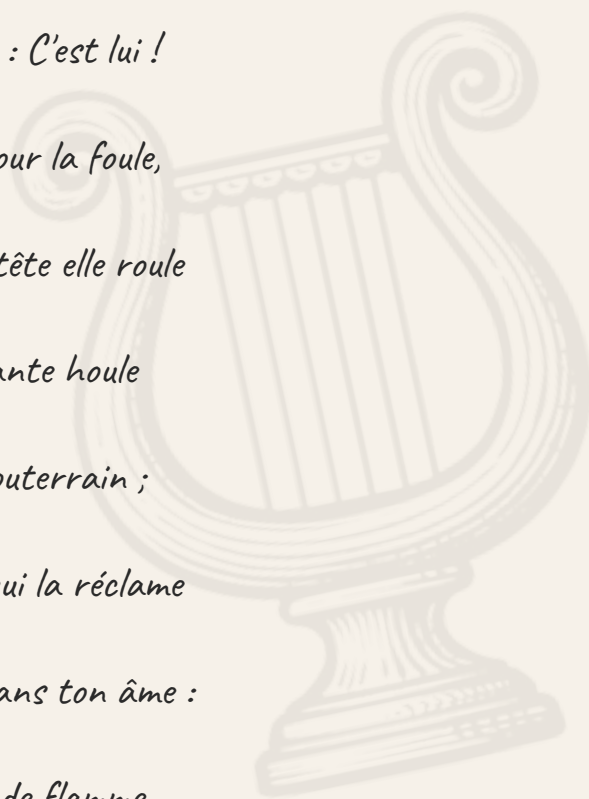
Tu las fais bouillir dans ton âme :

Ainsi de ses langues de flamme

Le feu saisit l'urne d'airain.

Va ! que nos villes soient remplies

De tes colosses radieux !



*Qu'à jamais tu te multiplies*

*Dans un peuple de demi-dieux !*

*Fais de nos cités des Corinthes !*

*Oh ! ta pensée a des étreintes*

*Dont l'airain garde les empreintes,*

*Dont le granit s'enorgueillit !*

*Honneur au sol que ton pied foule !*

*Un métal dans tes veines coule ;*

*Ta tête ardente est un grand moule*

*D'où l'idée en bronze jaillit !*

*Bonaparte eût voulu renaître*

*De marbre et géant sous ta main ;*

*Cromwell, son aïeul et son maître,*

*T'eût livré son front surhumain ;*

*Ton bras eût sculpté pour l'Espagne*

*Charles-Quint ; pour nous, Charlemagne,*



*Un pied sur l'hydre d'Allemagne,  
L'autre sur Rome aux sept coteaux ;  
Au sépulcre prêt à descendre,  
César t'eût confié sa cendre,  
Et c'est toi qu'eût pris Alexandre  
Pour lui tailler le mont Athos !*

*Juillet 1829.*

*Victor Hugo (1802-1885)*

